

Romances sans paroles

Yves Navarre

13. PIERROT

Pierre sort de l'eau, fait un rétablissement et s'assoit sur le rebord de la piscine, à côté de son père. Il secoue la tête, se frotte les bras « tu as froid ? » Simon répond « un peu ». « Tu te sens ridicule parce que c'est un maillot de location ? » « Il y a un peu de ça, également. » « Alors, c'est tout un peu ? Toujours tout un peu, Pa ? » Simon regarde la verrière, les rampes au néon, les deux étages de cabines, autour du bassin, les banquettes de carrelage blanc, les radiateurs sur lesquels traînent quelques serviettes multicolores, et l'eau du grand bain, émeraude, tiède : il a les pieds dedans. Pierre reprend son souffle, dodeline de la tête « bon ! Tu viens me voir. Je ne change rien à mon programme. Et c'est déjà tout un programme. Je t'emmène ? Tu ne te baignes pas. Je te pose des questions ? Tu ne réponds pas. Je te regarde ? J'ai l'impression que ça te gêne. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » Simon répond calmement « rien de plus. Je ne te demande rien de plus ». Pierre se lève « alors réfléchis bien à ce que tu viens dire. Moi, de mon côté, je vais faire un petit effort de pensée. Au fond de l'eau ». Clin d'oeil à son père. Il plonge. Simon saute. Il fera aussi quelques longueurs de piscine. Comme son fils.

Un seul aller. Et un seul retour. Simon n'a pas mesuré son effort. Il est là, cramponné au rebord, sous le plongeoir. Il aurait tant voulu que Pierre le voie nager, mais quand Pierre refait surface, les yeux fermés, bouche grande ouverte, comme s'il voulait gober d'un coup tout l'air de la piscine, c'est pour replonger aussitôt. Dans l'eau, Simon se sent mieux. Caché. Habillé. Il avait oublié son corps. Il vient de le revoir, dans le regard de son fils, au sortir de la cabine, après s'être déshabillé. Pierre avait ri. Et ce n'était pas seulement à cause du maillot, trop grand, un peu usé, avec des élastiques distendus. C'était le corps, tout le corps, sans paysage et sans été, dans ce grand hall sonore. Il y avait eu également l'arrivée, le garçon responsable des cabines disant à Pierre « ensemble ? », et Pierre répondant « non. Séparés ». Simon nage jusqu'à l'échelle. Pierre surgit de l'eau « je t'aime bien, va, Pa ! Tu nages comme un chien ».

Contre un radiateur. Pierre a donné sa serviette à Simon « tu peux la garder ». Simon, bras croisés sur son buste, la tend sur ses épaules. Il se cache encore. Il a peur de se mettre à grelotter. Il ne voudrait pas se retrouver fils de son père et il le voudrait si fort ! Pierre, lui, n'aime pas parler à son père comme son père lui parlait quand il était petit. Les deux hommes ne se disent rien. Le maître nageur passe devant eux. Il donne une leçon. Il regarde Pierre « pas d'entraînement aujourd'hui ? » « Non » murmure Pierre, « j'ai une réunion de famille. » « Une quoi ? »

Et comme Simon se tient à la fois présent, recueilli et muet, Pierre passe à l'aveu, cette monnaie d'essai « moi aussi j'ai mes petits problèmes. Elle s'appelle Lilly. J'ai reçu une lettre d'elle, ce matin. Fini. Foutu. À la suivante. Mais je l'aimais. Je l'aimais bien. Pour un détail. C'est marrant comme on se fixe sur le détail d'un visage qu'on n'oublie jamais. Lilly avait une incisive plus courte que l'autre et ça lui donnait un sourire différent. J'y pensais tout le temps en la regardant. Je trouvais ça très attachant. Et j'en parle déjà à l'imparfait. C'est bien toi qui as dit un jour, à la maison, qu'il ne fallait aimer personne mais qu'il fallait être très attachant. C'est toi, n'est-ce pas ? » « Non. Karpak. C'est du Karpak. » « Qu'est-ce qu'il devient celui-là ? » « Continue. » « Et Katherine, avec un K, ma garde de nuit des dix derniers jours ? finie,

foutue, le crouac-crouac généralisé au mille et unième stade. Elle a une carie. J'ai prévenu sa fille, ce matin. Ambulance, tout. Sa fille l'emmène chez le dentiste tout à l'heure. Katherine ne veut pas quitter la grande scène avec une carie. Ça ne te dit rien ? Ça ne te parle pas ? Au moment de la dernière piqûre, ce matin, elle m'a dit que le bonheur, le mot bonheur, était la contraction de bonne humeur. Elle m'a raconté qu'un jour, à un repas, sa fille parlait trop. Elle avait honte. Une sottise qui porte des jugements sur tout. Elle s'est levée de table, elle s'est approchée de sa fille et elle l'a mordue très fort à l'avant-bras. Puis elle a regagné sa place, en bout de table. Elle présidait. Sa fille criait " tu m'as mordue ! " " Maman m'a mordue ! " Autour de la table, personne ne faisait attention. Aucune réaction. Katherine m'a dit " personne n'écoute personne ". Je lui ai fait sa piqûre. Et vogue la galère. » Simon hésite « tu es... passé à la maison, il y a trois, quatre jours ? Tôt ? Le matin ? » « Oui, Pa. Et j'ai repris mon mouchoir. » Ils s'observent. « Quand donc cesseras-tu de m'appeler Pa ? » « Jamais, Pa. T'es un gosse. » « Et toi ? » « Moi ? » Pierre fait l'étonné. Il réfléchit « moi ? » Il regarde son père latéralement, expression d'orgueil ou de dégoût, il ne le sait pas lui-même « moi ? J'ai encore quelques illusions ». « Lesquelles ? » « Celles que tu as perdues. » « Ce n'est pas une réponse. » « À toi de parler. » Simon se tait. Pierre détaille et plonge de nouveau.

Simon est allé s'asseoir sur la banquette, au fond, côté petit bain. Il guette Pierre, compte les longueurs de piscine. Il respire avec lui, plonge avec lui. Reprend son souffle avec lui. Simon n'a pas le souvenir d'avoir vu Pierre faire ses premiers pas. C'était avec Laure. Devant elle, pas avec lui. Pas devant lui. Il était descendu à Fréjus pour préparer l'examen d'entrée à l'E.N.A. Laure avait téléphoné « il a fait ses premiers pas. Deux. Puis trois. Quand tu reviendras, il galopera et tu seras reçu ». Une voix. Et dans tous ces souvenirs, pas l'ombre d'un reproche. Le temps, alors, passe sans donner aucune prise et rien ne touche la conscience. Une conscience sans ombre et sans reproche n'est plus. Pierre est revenu. Il dégouline, cheveux plaqués sur le front. Il souffle, penche la tête, de droite, de gauche « alors ? » Simon répond « alors, j'ai faim ».

À table. Un bistrot de l'avenue Daumesnil. Plat unique : rôti de veau coquillettes. Fromage. Dessert. La bouteille de rouge. Simon veut demander de l'eau. Pierre l'en empêche « c'est pas le genre de la maison. Tu te sens mieux ? » *Oui, un peu. » « Ça recommence, les un peu. » « As-tu des nouvelles de ta mère ? » « Non. Mais elle va revenir. Si Lilly me quitte, Laure revient. » « Comment peux-tu dire des choses pareilles ? » « Je les dis ! » Pierre croque un croûton de pain, remplit les deux verres, lève le sien. Simon trinque avec lui. Pierre regarde son père droit dans les yeux « et j'ai encore peur de toi. Cette peur ne me quittera jamais. C'est toi qui me fais parler ainsi. Bois. Que la tête te tourne. Tu parleras peut-être un peu. Un peu ! Ou alors, nous allons nous quitter, comme d'habitude. Très vite et très mal. Je t'admire et je ne sais plus pourquoi. Vous avez tous perdu la tête, depuis des mois. C'est le concert des grenouilles. Vous n'arrivez même pas à vous réjouir de ce que vous appelez le laxisme du nouveau gouvernement. Vous avez perdu deux fois ». Simon sourit. Ils mangent. Pierre essuie son assiette avec un bout de pain « tu sais, j'ai une image de vous, de vous deux, dans la tête. Les étés à Fréjus ou les étés à La Rochelle, sur la plage, vous me posiez devant vous, avec ma pelle et avec mon seau. Je regardais la mer. Vous étiez derrière moi. C'est la meilleure image que j'ai, de vous. La mer c'était vous. Et parfois, je courais vers elle. Je voulais la traverser. Un jour, tu m'as rattrapé. J'avais les pieds dans les vagues. Je ne savais pas encore nager. Tu m'as donné une claque. Et je t'ai vu devenir très pâle. Maintenant, je nage. Je vais d'un bout de la piscine à l'autre, c'est déjà ça. C'est ce que tu as voulu. Vous m'avez eu. Vous m'avez doublement eu. Juste avant que tu n'arrives, Laure m'a téléphoné d'Amiens. Elle rentre à Paris. Elle ne sait pas encore ce qu'elle va faire. Elle m'appelait de la gare. Elle venait de lire dans le journal l'annonce de la mort de Hanssen. Alors, je me suis dit que tu allais rappliquer. C'est

ça, je me suis dit rappliquer. Et te voilà. Du fromage ? Encore un peu de vin ? J'ai eu une patiente, ce matin. Madame Madaoui. Son mari est asthmatique et alcoolique. Pour l'asthme, il lui faut un climat sec, sec, sec. Alors, son mari est allé ouvrir un débit de boissons au coeur du Hoggar. J'ai pensé à moi. J'ai pensé à toi. J'ai pensé à nous. Je ne sais pas si l'histoire est vraie. Je sais seulement que je l'ai écoutée. Tu n'as plus faim ? »

Dans la rue. Ils marchent « bon, Pa, on repart à zéro ! J'ai arrêté mes études de médecine parce que ça ne m'intéressait pas d'aller plus loin. Le diagnostic n'importe plus. Soulager les douleurs, redonner des forces ou aider les gens à passer, c'est la seule chose qui reste à faire. Être infirmier suffit. Je n'ai pas d'autre ambition. À toi. Quinze-zéro. Tu jouais bien au tennis, avec Lucien Berthier, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Il te battait. Tu le laissais gagner ? »

À un feu rouge. Défense de traverser. Simon a relevé le col de son imperméable et noué très fort la ceinture, les mains dans les poches. Sac en bandoulière, blouson ouvert, cache-col pendant, Pierre attend, à côté de son père, sur le rebord du trottoir, mains glissées dans les poches arrière de son jean. « Voilà, Pa : j'ai dit les noms qu'il fallait. À ta place. Hanssen ! Berthier ! Tu as parlé de Karpak. Il n'y a plus grand monde sur l'échiquier. La reine va revenir. Le fou va traverser. Tu n'as jamais vraiment quitté Fréjus. Et maman, elle, Poitiers. Vous n'êtes pas nés, de parents pas nés et moi je veux naître. Je ne veux même pas savoir quand tout a commencé. Nous sommes d'un clan qui depuis des générations a laissé l'histoire se faire sans elles. Nous étions sous anesthésie. Et maintenant, c'est sans anesthésie. Je donnerais jusqu'à ma peau pour que le nouveau pouvoir atteigne les consciences de chacun. Seulement voilà, ils ont tendance à vouloir plaire, comme ceux d'avant. Ça te fait sourire ? C'est trop dit ? Tu l'as lu ailleurs ? Moi, j'y crois. Comme aux pantoufles de Delacroix. Tu n'as qu'à aller au Louvre. Poussin, c'est la perfection de l'ensemble. Notre mesure. Nos ciels et nos paysages. Le véritable étonnement. Deux salles plus loin, tu passes à David, l'académie l'emporte. Des foules occupent l'espace. Plus de ciel, plus de paysage. Chacun pose. C'est l'ennui. Nous avons dû cesser d'être à cette époque-là. Puis Delacroix. Dans le gris du Louvre et derrière la crasse des toiles, regarde bien les pieds, les pas de chacun. Le trait des pantoufles et des sandales. Le mouvement. Il y a volonté de ne pas piétiner. La dernière fois que je suis allé au Louvre, je ne voyais plus que ça : les pantoufles de Delacroix. Ces détails-là nous sauvent. Nous ne constituons plus un modèle. Il n'y a que des inspirations, parfois. Rien d'épatant. Rien ne peut plus nous enfermer dans une histoire que nous n'avons plus vécue et dont tu as été le fonctionnaire. Trente-zéro. À toi ? » Le feu est passé au vert, au rouge, puis au vert de nouveau. Les gens traversaient dans les clous. Simon et Pierre ne bougeaient pas.

Par les petites rues, ils regagnent le cabinet de soins. Pierre relève les messages du répondeur automatique. Il note les noms, les adresses, les numéros de téléphone. Quelqu'un a raccroché. Pierre regarde Simon « c'est peut-être Lilly ? » Puis « monsieur Breillard ? Ma mère est morte. Il y a une heure. Ce n'est donc pas la peine de venir ce soir. Mon frère et moi vous remercions beaucoup ». Et de nouveau, autre message « pardon, c'est encore moi. J'ai toujours peur que ces appareils ne fonctionnent pas. Donc ce n'est plus la peine de venir ce soir. Merci beaucoup ». Enfin, une voix acidulée « Pierre ? Vous êtes là ? Je suis sûre que vous m'écoutez. C'est Fanfan. Appelez-moi, je vous en supplie. 806 69 48. C'est le nouveau téléphone. 806 69 48. Je vais mieux, je vous assure, je fais tout, tout, mais je ... » Pierre appuie sur un bouton. Arrêt. Puis il remet la bande au départ et rebranche l'appareil. Il regarde sa montre « j'ai trois heures pour dormir. Tu me raccompagnes ? »

Dans la rue. Un vent froid se lève. Pierre prend un air amusé « et puis je rencontre beaucoup de monde ! Du passage. Beaucoup de passage ! Et on m'attend vraiment, à chaque fois. Il n'y a plus que cette importance-là. Prends-le comme tu veux : l'humain n'est pas né. Les premiers desseins ne sont même pas conçus. Vas-y ! Parle ! Dis-moi que je mélange tout et que je dis n'importe quoi. Ose dire que je suis désespéré. Je connais la tactique. Tout ce qui dit la vie est ainsi rejeté. Katherine est morte ? Coup d'éponge sur le tableau noir. Il y avait une carte de l'Europe, les horaires des trains Moscou-Paris, et la scène de tant de ballets qui firent scandale. Le scandale c'est de ne pas être ce que l'on est. Et de ne pas dire ce que l'on a besoin de dire. Et ce n'est pas un problème pour ceux qui évitent leurs vies et choisissent de raconter d'autres histoires que la leur, et surtout pas les histoires qui les ont touchés. Je sais que tu n'as fait que prévenir Lucien Berthier des dossiers que Hanssen avait réunis contre lui. À la demande d'un autre. Il y a toujours un autre. Je sais aussi qu'en ne lui parlant pas tout comme tu ne me parles pas, au lieu de le porter à ne donner qu'une importance relative à des accusations pas très bien fondées, tu l'as précipité. Je sais également que Hanssen pour mieux te tenir t'a pris avec lui. Et que tu te sentais heureux d'être le second parce que tu pouvais, chaque jour, contempler un coupable autre que toi ». « Arrête, Pierre. Je t'en prie. » « C'est tout ce que tu trouves à me dire ? Arrête ? Alors, quarante-zéro. Un jeu pour moi. À toi de servir. »

L'immeuble de la rue de Charonne. Le solex est devant la porte, cadenassé à un panneau d'interdiction de stationner. Pierre vérifie s'il n'a rien oublié dans les sacoches. Dans le caniveau, des petits bouts de carte postale. Le message de Karpak. Mais ça, Simon ne le saura jamais. Pierre et son père se regardent. Pierre murmure « je retire tout ce que j'ai dit. Tout. Je n'ai rien dit. Faut laisser à d'autres plus intelligents le soin de taire tout cela en faisant semblant de traiter le sujet. On ne peut pas se quitter comme ça, Pa. Tu veux monter ? Monte. Mais je dormirai. Tu pourras lire. Réfléchir. Qui sait ? »

Dans le studio, Pierre décroche le téléphone, baisse le store de la fenêtre, se déshabille, se brosse les dents, et se jette sur le matelas, par terre. Il se glisse sous la couette, cale les oreillers derrière sa tête, pose sa montre à portée de la main et sourit à son père. « Tu me réveilles ? À six heures moins dix ? Après, j'ai deux heures de travail. Et on passera la soirée ensemble. À tout à l'heure. » Pierre ferme les yeux. Il a toujours dormi, ainsi, comme un gisant, bouche entrouverte. Simon retire son imperméable, s'agenouille près du matelas, tend la main. Il voudrait toucher le front de son fils. Il n'ose pas. À mi-voix « Pierrot ? » puis « Pierrot, tu m'entends ? » Pierre dort.